

XYZ. La revue de la nouvelle

Adolphe et le mal du siècle

Marc Maillé



Number 16, November–Winter 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3120ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Maillé, M. (1988). Adolphe et le mal du siècle. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (16), 53–62.

Le réveille-matin électronique Seiko bibipe. Adolphe s'éveille, se retourne sur lui-même et pose un regard coléreux sur Carole, sa femme, écrivaine pamphlétaire qui tourne en ridicule les valeurs de la société occidentale moderne: l'efficacité, le profit, la bombance. Elle plaide pour la simplicité, l'harmonie. Est-elle délinquante? Adolphe la croit lesbienne. Elle préférerait la compagnie des femmes.

Adolphe passe sous la douche, résurrection. Il se savonne avec son Coast. Coast exhale la vie. Sa mousse riche et crépitante éveille les sens encore endormis. Adolphe se transforme. Il se sent aussi prêt que propre sur l'erre d'aller des grands départs. Il s'assèche en réfléchissant à son défi quotidien, l'accomplissement de sa carrière. «Travailler les fins de semaines, c'est souvent ce qu'il faut faire pour réussir. Naturellement, il faut penser aux conséquences. Le stress dévore les vitamines B. Bien manger, c'est bien beau, mais c'est impossible sans perdre trop souvent beaucoup de temps, donc beaucoup d'argent. La solution: la nouvelle Surbex B Plus.» Adolphe gobe une capsule vitaminée. Puis il se rase. Il éprouve une grande satisfaction. Un homme bien rasé est un homme viril, et le Braun Micron 2000 est un symbole de performance pour les perfectionnistes. Rasage terminé, Adolphe jubile. Il empoigne son flacon d'after-shave Macho*. Il s'asperge. Macho, c'est un homme viril, fort, authentique.

Adolphe avale une pilule laxative Ex-Lax. Il baisse son slip, s'installe à son aise sur le trône de grès cérame rose. «Un effort, un plus grand encore, voilà ça sort. Oh! ça fait mal.» L'étron tombe dans l'eau, un bruit sourd jaillit. Adolphe a l'anus enflammé, mais se réjouit de son triomphe. Tous les jours, à la même heure, il se décharge le ventre, malgré et contre tout. «Il y a une heure pour tout, pour chier aussi. L'ordre régit la ponctualité et gouverne toute réussite.»

Adolphe s'habille, élégamment. Sa chemise, son habit, sa cravate, ses bas et ses souliers viennent de chez Bovet, le magasin de vêtements pour hommes qui opère des miracles. Hier, vous étiez sans attrait, terne. Aujourd'hui, grâce à Bovet, vous devenez Casanova. Vos amis vous envient. Bovet, la boîte à la mode.

* Prononcer «matcho».

Adolphe boit son Nestlé Quick et mange quelques toasts nappées de la toute nouvelle confiture de fraises Tradition, une création de Kraft. Il n'y a vraiment rien d'aussi bon que la tradition. Adolphe déplie le journal qui se trouve sur la table. «L'industrie du mariage se porte bien au Japon. Selon les statistiques, 760 000 couples ont été unis l'an dernier, ce qui représente un commerce très lucratif pour l'hôtellerie et les salles de réception. Épidémie mystérieuse. L'État garde le mutisme le plus complet sur l'origine du mal...»

Aujourd'hui, jeudi 1^{er} novembre, Adolphe se rend au travail à pied; son auto subit un premier examen annuel. Marcher, parmi la populace; Adolphe a la pénible impression d'être ordinaire. Il lève la tête pour voir au-dessus du commun. Sur la toiture d'un édifice anonyme se dresse un gigantesque panneau-réclame. Un homme presque nu, massue à la main, offre aux regards le spectacle de ses muscles puissants. Dans le ciel rouge se baladent quelques menaçants ptérodactyles et, sur un rocher, des graffiti livrent une confidence: le slip Dino, pour enfin retrouver la virilité primitive.

À l'angle des avenues Raspoutine et Jean-Paul II, Adolphe aperçoit l'affiche d'un nouveau restaurant, irrésistible, comme le glaçage à gâteau Betty Crocker.

Adolphe consulte le menu. Une faim peu ordinaire le tenaille. Il opte pour des crêpes au sirop d'érable, mais pas n'importe lesquelles, il exige les Aunt Jemima. Après la dévoration d'une onzième crêpe, il poursuit son chemin.

Carole écrit une lettre à Josée, une ancienne amie, pour lui faire part de l'immense inquiétude qu'elle ressent devant Adolphe qui, de jour en jour, devient de plus en plus impersonnel, comme habité par une force étrange qui le pousse à s'exprimer en cascade de clichés publicitaires. En outre, ce mal semble frapper une grande partie de la population de Tourneville.

Adolphe s'arrête à un kiosque pour acheter le *Penthouse* du mois. Puis il emprunte l'avenue Mercantile. Aux odeurs d'essences brûlées, se mêlent des effluves de viandes fraîches. Peut-être qu'une nouvelle buche-rie s'est installée dans les environs, qu'on y charcute joyeusement les chairs les plus tendres pour calmer l'extrême voracité de la meute humaine. À l'horizon se dessine dans sa splendeur moderne le ministère des Emballages. Ses parois de verre fumé, eaux sombres et rigides, découpent le soleil ardent. Adolphe en franchit bientôt le seuil pour enfin monter à son bureau. Pour s'y rendre, il doit traverser la salle des secrétaires. Une scène désolante s'y déroule. Une sténo-dactylo essaie de maîtriser le

long serpent noir et rouge qu'elle a débusqué de sa machine à écrire. Le reptile lui glisse entre les mains et la bariole de toutes parts. La pauvre a l'air d'un clown. Mais Adolphe a toujours sur lui les mini-serviettes humides Wet Ones, ultra-absorbantes. Il garde son sang-froid et lance avec dextérité une mini-serviette à la courageuse combattante tout enrubbannée. En apercevant la Wet Ones, elle se ravive. En peu de temps, elle sort victorieuse de son escarmouche. Wet Ones, les mini-serviettes ultra-détachantes au frais parfum citronné, de la pure magie. Le calme rétabli, les secrétaires se tournent vers le salvateur charmant auréolé d'une nouvelle virilité. Il disparaît derrière la porte de son bureau. Là, il prépare l'anniversaire de Carole, commandant fleurs, alcools, pâtisseries, en invitant ceux qui, surtout, pourraient le promouvoir au sein du ministère. Ensuite, pour se désaltérer, Adolphe se verse l'ambrosie de joie, Coca-Cola, et il revisionne la vidéocassette des meilleurs films publicitaires de l'année. Il s'endort et ne se réveille qu'à midi. Il redescend alors dans la rue. Sur les trottoirs, les passants déambulent tenant dans leurs bras des amas de sacs remplis de surprises de Noël. Les devantures des magasins arborent les slogans du temps des fêtes. «Pensez aux autres, mais à vous aussi. À Noël, ne vous oubliez pas. Faites-vous un cadeau. Vous le méritez. Cette année, le Père Noël accorde son pardon le plus total à tous ceux qui n'ont pas été sages. Joyeux Noël.» La confiserie Laura Secord, merveille des merveilles, a mis au point les sucreries hilarantes. En déployant quels moyens scientifiques est-il possible d'atteindre cet extrême raffinement, ne le saura-t-on jamais? Une boîte de chocolat pudiquement entrouverte lance une invitation. «Offrez-vous une boîte de joyeux noëls.» Chez Techno-Plus, maison spécialisée dans l'équipement de bureau, une troupe de moines directement venue du Moyen Âge, louange, dans une extase toute sainte, le Seigneur notre Dieu, concepteur véritable de la photocopieuse Xérox. Dieu Lui-même au service de la science, pour le plus grand bonheur de ses fidèles agneaux. Les moines, calames entre les doigts, n'auront plus à transcrire des centaines de fois la Bible. Une fois suffira, Xérox fera le reste. À l'horizon apparaît l'enseigne du fameux restaurant McDonald's. Adolphe hurle de joie. Ses glandes salivaires s'activent. Loin de la senteur imprégnante des sous-bois et de la musique gracile des ruisseaux, personne ne fait l'automne comme McDonald's. Adolphe est envoûté. Il court et propulse contre un lampadaire un vieillard fortuite-ment sur son passage avant d'arriver finalement au mystérieux McDonald's. Personne n'offre comme McDonald's l'occasion de se prouver à soi-même sa ténacité. Armés de patience, les releveurs de défis font la queue dans l'expectative de leur bouffe de noblesse. McDonald's lance un défi de taille. «Attaque un Big Mac!» L'imagerie macdonaldienne enchante; un valeureux aventurier tente à ses risques et périls de scier un solide comptoir dans le but ultime de rejoindre le très désirable Big Mac,

le hamburger exaltant. Adolphe se voit en ce valeureux aventurier. L'épreuve de l'attente est difficile, longue, mais la récompense finale efface toutes les douleurs. L'estomac lyrique d'Adolphe déclame une poésie de circonstance.

Ô hamburger tu feras mon plaisir
Tu rempliras le vide dont je souffre tant
Je t'engloutirai sans perdre de temps
Ta tendre chair répondra à mon désir

Adolphe commande trois Big Mac, trois Coca-Cola et trois sundæes aux fraises. Il acquiert pour son palais un authentique trésor. Trois fois, il a relevé le défi de Mc Donald's. Il a conquis vaillamment la dignité de consommateur consommé. Son cœur glorieux bat intensément. Il se repaît. Sur son menton dégouline la sauce spéciale du Big Mac, merveilleux élixir de puissance au secret de composition jalousement gardé. Adolphe boit goulûment son Coca-Cola. Il rit comme un fou. Avec Coke, il y a de la joie. Adolphe termine rapidement son repas. À la pensée de quitter le lieu de son exultation, il s'attriste. Mais il reviendra. Tout son être ne formule qu'un au revoir, car Adolphe sait que personne ne sait recevoir comme McDonald's.

L'air de la rue, légèrement sanguin, s'infiltré dans les narines sereines, convoque les disciples de Dracula à la conquête des artères rutilantes. Adolphe aspire, profondément. Expire. Parfum de rêve.

Une femme se promène en jupe et soutien-gorge. Adolphe l'interpelle.

— Madame!

— Moi?

— Oui, oui.

— Quoi donc?

— Vous ne portez ni blouse, ni chandail, ni veste, vous savez?

— Bien sûr que je le sais. Depuis que j'ai découvert le ravissant soutien-gorge Baby, je n'ai pas envie de le cacher. Baby, délicat et saillant, me fait me sentir belle. Comment pourrais-je cacher sa jolie dentelle féminine, son soupçon d'audace? Et je me sens si bien avec Baby.

— C'est un point de vue à prendre en considération. Les hommes d'avant-garde devraient vous comprendre.

— Je l'espère. Vous êtes gentilhomme.

— Je ne fais qu'être moi-même.

— Être soi-même, c'est important. Avec Baby, c'est facile d'y arriver, quand on est femme. Je suis désolée, mais je dois vous laisser. J'ai tellement d'achats à faire.

Adolphe reprend sa marche. Bientôt, il s'arrête devant une vitrine attrayante. Adolphe pénètre dans *la Caverne du Mâle*. Il y a une panne d'électricité. Heureusement, une tarzanne distribue des lampes de poche. Adolphe en prend une, l'allume. Sur des blocs de granit rose repose la collection Dino. Des porte-voix communiquent la bonne nouvelle. «Le slip Dino, le seul slip qui épouse parfaitement l'organe mâle sans l'étouffer. Le tissu choisi pour sa confection absorbe l'humidité excédentaire et stabilise la température au degré idéal pour la production des spermatozoïdes. Le slip Dino sensualise, virilise.» Adolphe achète quelques slips, avant de retourner au bureau. Une rencontre inopinée cependant l'arrête à nouveau. Julien Marandel, l'ancien amant de Carole, le salue.

— Adolphe! j'allais me rafraîchir à *la Fiole d'or*. Peut-être m'accompagnerais-tu?

— Oui, bien sûr.

Julien, artiste-peintre, choisit une table ronde à pulsations chromatiques.

— Il y a quelque chose d'organique dans cette table, n'est-ce pas, Adolphe?

— Tout ce bouillonnement de couleurs doit stresser à la longue.

— Tu dois les accueillir dans l'abandon, faire fusion avec elles. Tu dois même oublier qui tu es.

— Je préfère rester conscient de ce que je suis. Mais qui a pu inventer cette table?

— La sensibilité, Adolphe.

— Elle porte certainement un nom, cette sensibilité.

— Elle porte le cœur et l'âme, la chair et le sang. Elle porte le plaisir et la douceur de voir, d'entendre, de humer, de goûter, de toucher. La sensibilité ne porte pas de nom. Quelques-uns parviennent à la vivre.

— Tu joues effrontément avec les mots.

— Personne ne sait qui a inventé cette table. L'auteur n'a pas apposé sa griffe.

— Pourquoi?

— La répression.

— Cela n'existe pas. Carole se permet d'écrire n'importe quoi. Personne ne pense à l'arrêter. Pourtant... Tu dois me haïr. J'ai réussi à t'enlever Carole.

— Tu ne m'as rien enlevé. Ma peine fut immense, mais elle me disait que nous avions de trop fortes personnalités pour vivre ensemble.

— Veux-tu insinuer que je suis un faible?

— Non. Mais Carole, missionnaire qu'elle était, me répétait sans cesse qu'elle avait besoin d'un homme qui eût besoin d'elle pour s'accomplir.

— Foutaise! Je ne boirai rien avec toi et je ne te salue pas.

Tourneville, jeudi 1^{er} novembre

Chère Agatha,

Que tu es loin! Quand viendras-tu me voir? Tu ne m'oublies pas, j'espère.

J'écris toujours. Ci-joint mon dernier texte, Dieu. J'ai osé. Mais j'ai eu tort, car je n'ai jamais eu la foi. Je ne publierai pas ce texte. Inévitablement, la question de la mère se poserait. La chimérique Vierge Marie, mère sans avoir connu l'orgasme, pure pour cela, a pour toujours cloué la femme au péché de la chair. Je ne veux pas être complice de ce crime. Tu me comprends, n'est-ce pas?

Adolphe remonte l'avenue des Aigles, longe une bouteille gratte-ciel de london dry gin Gilbey's et rentre au ministère des Emballages. Il emprunte un petit escalier. Salle superbe. Adolphe y fait escale. Merveilleuses machines habillées de chrome et de verre. L'automate aux chocolats expose son flanc diaphane rempli de douceurs. «Manger encore. Je pourrais faire une indigestion. Mais non, j'ai toujours une bouteille d'eau Vichy célestins au frais au bureau. D'ailleurs, je dépense tellement d'énergie aujourd'hui, pourquoi me priverais-je?» Adolphe contemple les chocolats. Sa bouche béante écume. «Une Caravan, pour satisfaire ma crise de friandise, mon petit désir de sucrerie. Pour plus tard, une Coffee

Crisp. C'est un goûter léger et délicieux. Pour finir, une Crunchie. Tôt ou tard, je la mangerai.» Adolphe enfile la Coffee Crisp et la Crunchie dans ses poches de paletot et mange sur-le-champ sa Caravan. Elle se compose de succulente vanille, de doux caramel, et le tout est merveilleusement chocolaté. Adolphe éprouve une jouissance infinie. Il bande, se rend compte abruptement de son plaisir et des secondes qui filent à travers lui. «Je suis ridicule, je perds mon temps. À l'ordre!» Adolphe retourne à son bureau. Il discutera avec un homme d'affaires dynamique du projet d'emballage pour le tout nouveau rat-burger.

Pendant ce temps, Carole s'affaire toujours à sa table de travail. Elle médite sur la solitude. «Au fond, nous sommes toujours seuls, même quand nous éprouvons le désir de l'autre, le besoin de sa présence, pour ne pas perdre l'assurance fragile de notre propre existence, l'autre ne fait qu'être là, c'est-à-dire très loin.»

Adolphe est convoqué par son supérieur. Il se rend à son bureau.

— Adolphe! je serai le principal intervenant au colloque sur le ruban gommé, je me dois de préparer un document qui répondra adéquatement aux attentes de mon auditoire.

— Que puis-je faire pour vous, M. Bourgel?

— Je rédigeais la conclusion de ma communication quand soudain mon stylo Parker de luxe est tombé en panne sèche. J'ai fouillé tous mes tiroirs en espérant trouver un tube d'encre de rechange, mais en vain. Je te confie comme mission l'achat des tubes de sang bleu qu'il me faut absolument.

— Je suis à votre entière disposition, M. Bourgel.

— Va!

— Vos désirs sont des ordres.

Avant de quitter M. Bourgel, Adolphe exécute la révérence de l'employé modèle, un léger fléchissement de la tête accompagné de la fermeture des paupières. Adolphe entrevoit ambitieusement son avenir. «Je ne serai plus longtemps le subordonné. J'évincerai M. Bourgel. J'atteindrai le sommet. Je dominerai, je serai le plus important, le plus puissant. Tout le personnel s'inclinera sur mon passage.»

Adolphe est allé acheter les tubes de rechange pour son patron. Il remonte l'avenue des Aigles. Une jeune fille s'offre à lui pour pas trop cher. Adolphe profite de l'aubaine. Il monte avec la fille dans une petite chambre qui n'a pour mobilier qu'un futon étendu sur le plancher. La fille veut passer à la salle de bains. Adolphe ne le lui permet pas.

— Garde tes bas Caméo et tes ongles postiches Krazy Nails et ferme-la. Étends-toi sur le lit. À plat ventre. Oui. Relève ton derrière. Écarte les jambes.

Adolphe bande. Il sort son pénis durci de la braguette de son pantalon. Son sexe s'enfonce dans l'ouverture soumise, se retire à demi, replonge dans la chaleur intestinale. Il encule impétueusement la jeune fille. Adolphe exulte. Ses petits spermatozoïdes font leur chemin. La jeune fille retient ses larmes. La sautée trépidante du macho continue. Brusquement, Adolphe jouit.

— A.....h!

Rassasié, il s'affaisse sur l'inconnue et la comprime. Il se relève, se rend à la salle de bains pour un brin de toilette. Avant de partir, il longe le futon. La jeune fille est toujours tournée, à plat ventre, elle ne bouge pas. Adolphe retire de son portefeuille un vingt dollars. Il l'enroule et le plante dans le derrière inerte.

Adolphe remet à M. Bourgel les tubes de rechange désirés et tente sa chance.

— M. Bourgel, je suis dans l'obligation, pour la première fois, de vous demander une augmentation de salaire.

— Comment!

— Je dois satisfaire mes besoins sexuels extra-conjugalement. Et les femmes exigent toujours plus pour leur dévotion.

— Mais si je t'accorde une augmentation, dès demain, tout le reste du personnel viendra m'en demander autant. Et le ministère, en cette période de crise économique, doit se montrer parcimonieux.

— On pourrait garder secrète l'augmentation.

— Cela me semble risqué.

— Je serais prêt à faire des extra pour vous en certaines occasions.

— C'est ce qu'on dit...

M. Bourgel se lève et contourne son bureau:

— Adolphe, lève-toi!

Adolphe se lève.

— Viens ici devant moi.

Adolphe se place devant M. Bourgel.

— Agenouille-toi!

Adolphe s'agenouille.

— Baisse-toi et lèche avec ferveur mes souliers.

Adolphe obéit.

— Continue, je te dirai quand arrêter. Surtout, lèche bien les deux souliers.

Adolphe lèche.

— Arrête. Essuie mes souliers avec ta cravate. Frotte bien. Ils doivent briller de propreté. Va t'asseoir, Adolphe.

M. Bourgel retourne à son fauteuil.

— Tu es plutôt doué. Je ferai quelque chose pour toi. Désormais, chaque vendredi soir, tu viendras à mon bureau et je te remettrai moi-même ta paie. Ce sera l'occasion idéale pour un extra. D'accord?

— Bien patron.

— Tu peux te retirer.

— À demain.

Adolphe, heureux, arbore un sourire de satisfaction. «Tout s'arrange comme je le veux. Je serai bientôt vice-directeur. Mon dévouement sera sans limite. M. Bourgel ne pourra plus se passer de mes services. Il sera à ma merci.»

Adolphe rentre à son appartement. Dans le hall, il dépose délicatement son sac Dino sur la console, puis suspend son paletot dans la penderie sans faire de bruit. Dans la cuisine, il sort du tiroir à ustensiles un long couteau bien affûté.

Carole compose quelques vers.

grand bordel d'espérance sur écran géant
les dieux du cinéma offrent leurs sexes poudrés
maïs soufflé qui éclate dans les solitudes
tendre et doré odorant la douceur
que de play boy

Le sang gicle sur le poème.

Adolphe s'éveille au signal de son Seiko, se vivifie au parfum de son Coast. Il gobe une Surbex B Plus et une Ex-Lax. Il se vide, puis s'habille.

L'appartement sent le propre. Une tornade blanche a tout immaculé.

On sonne. Adolphe se rend aussitôt à l'interphone.

- Qui est-ce?
- Ta maman, avec une surprise pour sa belle-fille.
- Alors, tirez la bobinette et la chevillette cherra.
- Oui, mon méchant loup!

Marc Maillé prépare actuellement une thèse de doctorat ayant pour corpus un ensemble de nouvelles de George Sand. Il a récemment publié dans *la Petite Revue de philosophie* (vol. 9, n° 2) un article: «L'être de l'apparence ou la kaloprosopie péladane». D'autres nouvelles de lui sont parues dans *XYZ*: «Adler, nouvelles miniatures enfilées» (n° 6) et «La caméra» (n° 11).